

Il n'y a pas d'innocence des choses. Les lieux sont comme les hommes : ils ne se remettent jamais de leur passé.

Pour s'en persuader, il suffit d'observer la série de photographies de Valérie Leray : À l'état latent. Ce rideau, ce coin de table, ce téléphone ne peuvent s'empêcher d'avoir l'air louche. Ils ont beau ressembler à ceux qu'on avait chez soi en RDA dans les années 1970, quelque chose dans leur mine torve, dans la crispation des lignes autour d'un cœur aveugle, fait qu'on n'est pas vraiment étonné en apprenant que ces images ont été prises dans les locaux de la STASI.

Si l'usage fréquent de la photographie consiste à saisir une trace du temps qui passe, Valérie Leray, elle, délaisse l'actualité et part tout simplement à la recherche du temps perdu ; braquant son appareil sur ces lieux au présent nul et qu'on dit « de mémoire », ces musées dorénavant neutres, presque aseptisés, elle passe au révélateur les traces invisibles et néanmoins indélébiles qu'y a laissées l'Histoire. Rien n'est plus présent que le passé. Mû par une intuition toute bergsonienne, l'œil de l'artiste dissèque ces espaces aux atours minimalistes ; ses angles de vue incisifs ouvrent la chair des choses, en extirpent des traumatismes qui les hantent. Tandis que la visite actuelle des locaux de la STASI est animée par le témoignage d'anciens prisonniers, l'artiste nous livre quant à elle celui, méconnu, de ces espaces traumatisés.

Mais il faudrait plutôt parler d'aveu. Car Valérie Leray interroge ces salles d'interrogatoire, scrute, harcèle, met sous surveillance le haut lieu d'oppression de l'ancienne RDA. Et sous l'objectif de l'artiste, les choses parlent : oui, elles finissent par lâcher le morceau ! Ses angles de vue inhabituels sont comme des questions gênantes qui les forcent à rejouer leur rôle, à admettre que quelqu'un d'autre était là. Nous le voyons, l'être invisible assis sur telle chaise, coincé par les tables en T, menacé par un téléphone impossible, vie qui ne tient déjà plus qu'à un fil. Autant de traces d'un passage qui permettent d'évoquer les disparus, les effacés, tous ceux que la dictature communiste envoya en « terre inconnue ». Emotion face au drame tu que la perspective renversée nous invite à partager. Emotion face à ce format carré bien moins documentaire que lyrique, qui ne nous livre jamais qu'un fragment angoissé, une petite pièce perdue du grand puzzle totalitaire.

À vrai dire, la photographie de Valérie Leray a quelque chose d'une psychanalyse : elle met au jour un refoulement. Non seulement elle retrouve, par la vertu décapante de l'épure, les contours du refoulé qu'on aurait voulu ensevelir sous des strates d'oubli ; mais encore, elle met à nu les ressorts de ce processus psychologique, le refoulement, qui, dans une mémoire coupable, lui fait chercher refuge dans la fiction, dans le « ça n'a pas eu lieu » : en tirant du côté de la peinture constructiviste, les décors perdent de leur réalité, semblent se dissoudre dans l'abstraction... un peu comme si l'esthétique pouvait estomper l'Histoire. Cette tension entre réalisme et fiction opère une mise en abyme qui rappelle, un peu comme Mallarmé disait que c'est avec des mots qu'on fait de la poésie, que c'est avec des formes et des couleurs qu'on fait de la photographie. La STASI se trouve alors ramenée à ce qu'elle était : une géométrie calculée pour broyer de l'homme, un beau théâtre factice et trompeur. Céder à la pureté des lignes, à l'équilibre des masses, ce serait revivre ce syndrome de Stockholm qui fait aimer son bourreau, et dont la STASI savait si bien user pour manipuler ses victimes. Mais l'empreinte des disparus, comme une fêlure névralgique dans ces images, nous en rappelle au contraire la systématique inhumanité.

Ces photographies qui font voir l'invisible, surgir l'absence, crevant l'ampoule des apparences, ne sont pas des photographies :

Elles ressemblent furieusement à des poèmes.

Nicolas Oltramare 2012

In the Making -Valérie Leray

